

**PAGES
MANQUANTES**



L'ADORATION DES ANGES

Le Rosaire

Revue mensuelle

Publiée par les Pères Dominicains

VOL. XV

ANNÉE 1909



Couvent de Notre-Dame du Rosaire
Saint-Hyacinthe.

IMPRIMATUR :

†

A. X.

Epus, Sancti Hyacinthi.

LE ROSAIRE À LOURDES

DISCOURS DU R. P. JANVIER 1

Ave, Maria, gratia plena !
Je vous salue, Marie, pleine de grâce !

MESSEIGNEURS, 2

MES FRÈRES,



IEU met une suite dans ses desseins, il efface les distances, il relie les temps, les événements, les choses, il achève par celui-ci ce qu'il a commencé par celui-là, de sorte que sa volonté ne souffre point d'arrêt, ni d'interruption. Même, il se plaît, pour la réalisation de son plan, à associer des êtres qui semblaient devoir, par leur naissance et leur vocation, demeurer toujours étrangers les uns aux autres. Personne, parmi les philosophes et les témoins superficiels de l'histoire, n'aurait cru qu'une solidarité pût s'établir entre Dominique de Guzman, lumière de l'Église, Docteur de vérité, prédicateur plein de grâce, adversaire de l'hérésie, champion invincible de la foi, père d'innombrables et blanches légions, et

1 Prononcé à Lourdes, le 4 octobre 1908, en la fête du Rosaire. Cf. plus bas, *Chronique, Le Rosaire à Lourdes.*

2 LL. GG. NN. SS. Schæpfer, évêque de Tarbes, Mutel, vic. apost. de Corcée, Du Vauroux, évêque d'Agen.

Bernadette Soubirous, enfant des montagnes, ignorante des mots connus dans les moindres écoles, destinée en apparence à grandir dans l'obscurité, à vivre dans le silence, à mourir dans l'oubli. Pourtant la parenté de ces deux élus est réelle. Ce qui le prouve, c'est l'empressement des Frères Prêcheurs à seconder la mission de la voyante des Roches de Massabielle. C'est deux tertiaires de Saint-Dominique, un prêtre de Bourgogne et une femme intrépide, présente aujourd'hui parmi vous, qui, soutenus par les religieux du grand Ordre, amenèrent ici, en 1872, le premier pèlerinage national, invitèrent les bannières des Sanctuaires français à venir s'incliner devant Notre-Dame de Lourdes et solliciter une place dans son temple. Ce qui le prouve, c'est l'attitude des Souverains Pontifes qui ont rarement exalté les visions de Bernadette, sans rappeler les actions et le souvenir de Dominique¹. Ce qui le prouve, enfin, c'est la conduite des fidèles : leur piété a voulu que l'image de l'apôtre du XIII^e siècle fût sculptée près du lieu où la pastourelle a eu ses révélations, que la Basilique consacrée à perpétuer l'idée de Dominique servît de fondement à la Basilique chargée d'immortaliser l'idée de Bernadette.

Le lien qui unit à travers les siècles ces deux créatures privilégiées, c'est le Rosaire. Toutes deux ont renouvelé dans leur génération l'esprit de prière, toutes deux ont excité les âmes à la contemplation des mystères du Christ, toutes deux ont appris à leurs contemporains à obtenir les miracles qui montrent l'efficacité de la prière et la vérité des mystères. Cette triple pensée me fournira le thème de mon discours et justifiera, j'espère, le rapprochement que je tente.

MONSEIGNEUR DE TARBES,

Vous avez fait ce rapprochement avant moi : en donnant une incomparable splendeur aux solennités de Lourdes, vous avez imprimé un puissant essor à la dévotion du Rosaire. Ce n'est pas non plus par un pur hasard, que Votre Grandeur a placé aujourd'hui à ses côtés un jeune

¹ Cf. en particulier la lettre de Pie IX, *Proditum est*, 8 février 1875 ; la lettre de Léon XIII, *Parta humano*, 8 septembre 1901.

prélat dès longtemps également dévoué à la Vierge de saint Dominique et à la Vierge de Bernadette, et en face d'Elle le Pasteur de cette Église de Corée qui a vu ses enfants puiser dans le mystère du Christ et dans la récitation du *Pater* et de l'*Ave* la force de verser leur sang jusqu'à la dernière goutte. La Vierge n'est point ingrate, Monseigneur : les grâces et la gloire qu'elle a obtenues pour ses deux serviteurs, elle les obtiendra pour vous, qui êtes le continuateur si zélé de leur œuvre.

I

La prière est la plus efficace des causes secondes, elle tient en échec toutes les autres, elle les remplace, elle excite ou elle paralyse leur vertu. Elle met, en effet, entre nos mains la force de Dieu et nous rend par là maîtres de l'univers. Aussi sommes-nous insensés lorsque nous n'usons pas de cette puissance pour agir sur nous-mêmes, pour dompter les énergies déchaînées de la nature, de l'erreur ou du mal. — C'est pourquoi saint Dominique, à la suite de Notre-Seigneur et de tous les apôtres, pressait les fidèles de prier avec ardeur et avec constance. Mais la prière étant un exercice auguste qui ne supporte rien de banal, rien de vulgaire, les paroles qui la traduisent sont tenues d'être nobles et dignes. Le patriarche de Prouille le comprit et choisit le *Pater* et l'*Ave* : les deux formules les plus sublimes que nos lèvres aient prononcées. Ces deux formules sont sublimes par leur origine, car l'oraison dominicale vient du Verbe qui n'a jamais rien proféré que de grand ; la salutation angélique vient du bienheureux Esprit qui a apporté au monde les plus lumineux messages. Elles sont sublimes par ce qu'elles renferment. Les demandes du *Pater*, en effet, se résument en un mot : *que votre règne arrive*. — Nous avons peur du règne de Dieu, comme si, en prenant la direction de notre vie, le Très Haut se proposait de nous ravir nos biens. Que nous sommes aveugles !

*Hostis Herodes impie
Christum venire quid times ?
Non eripit mortalia,
Qui regna dat caelestia.*

“ Hérode, pourquoi crains-tu de voir venir le Christ ? Il ne nous arrache pas les choses mortelles, celui qui nous assure des possessions éternelles ”. Le règne de Dieu, c'est l'orientation de toutes les créatures vers la félicité suprême, c'est la distribution équitable de la terre et des fruits, c'est le soleil du pardon luisant au ciel, se levant dans les cœurs, établissant la paix de ce monde à l'autre, de l'homme à ses semblables ; c'est au seuil de la conscience, l'échec de la tentation, principe de tous les crimes et de toutes les convulsions, c'est le mal banni de la création, c'est ici-bas la renaissance du paradis.

L'*Ave Maria* nous montre le *Pater* exaucé, Dieu saisissant une vierge à l'heure même où elle est conçue, dominant ses jours et ses œuvres, la transfigurant au point qu'elle devient capable d'enfanter le Sauveur des siècles, au point que les générations la proclament heureuse et bénie entre toutes les femmes.

D'un autre côté, la prière est un acte qui s'impose à tous, qui est obligé, en conséquence, de mêler le simple au sublime afin que les petits et les humbles puissent profiter de sa vertu. C'est le propre de la Religion de ne traiter que de choses élevées et de les rendre accessibles à toute l'humanité. Par sa puissance les cieux s'inclinent sans rien perdre de leur azur, la sagesse devient sensible sans abandonner aucun de ses oracles, Dieu se rapproche de notre misère sans sacrifier quoi que ce soit de sa pure essence.

Les paroles du Rosaire possèdent cette seconde qualité. Aucun terme savant, aucune expression recherchée ne vient les compliquer. Les enfants et les pâtres en saisissent du premier coup le sens substantiel, les apprennent sans difficulté, les retiennent sans effort, les répètent sans hésitation.

Puis, comme cette prière est courte, comme par ailleurs, notre devoir et nos nécessités nous pressent continuellement, comme enfin le sentiment qui a trouvé son mot le redit sans en chercher un autre, Dominique distribua le Rosaire en quinze dizaines, composa un psautier populaire, chant pieux dont le *Pater* devint le couplet solennel et l'*Ave* le doux refrain.

Enfin, Mes Frères, nous ne sommes pas faits pour vivre séparément. Malheur à celui qui est seul, il périra. C'est pourquoi l'Église a toujours poussé les hommes à s'unir. Saint Dominique a institué des fraternités, c'est-à-dire des associations de fidèles qui, attachés les uns aux autres par

les liens de la charité, puissent ensemble adorer le Père céleste et saluer la Vierge.

L'apôtre du XIII^e siècle remporta une singulière victoire. L'écho de sa prédication retentit aux extrémités de la terre, la forme de supplication qu'il avait enseignée sous l'inspiration de Marie fut adoptée dans le monde entier, et le chapelet devint, avec le crucifix, le signe distinctif du chrétien fervent et orthodoxe. *In omnem terram exivit sonus eorum.*

La Vierge Marie ne change point, Mes Frères, elle embrasse dans la sollicitude du même regard le passé, le présent, l'avenir, et elle exerce par les mêmes moyens sa mission miséricordieuse à travers les âges. Quand elle apparaissait à Dominique, elle voyait déjà Bernadette ; de Prouille elle apercevait Lourdes et elle se proposait de remuer les âges nouveaux avec la puissance qui avait remué les âges antiques.

Qu'inspire-t-elle, en effet, à la voyante de Massabielle ? De prier et de faire prier : " Priez pour les pauvres pécheurs ". Mais quelle formule indique-t-elle, sinon la formule qu'elle avait enseignée à saint Dominique ? Elle se tient au milieu d'un églantier, l'arbre qui, par ses fleurs et ses épines, symbolise la dévotion prêchée par le Bienheureux patriarche ; des roses éclatantes, images des *Ave Maria* que nous répandons en son honneur, s'épanouissent sur ses pieds ; elle porte, suspendu à son bras, un chapelet aux grains de nacre, à la chaîne d'or, elle le fait couler entre ses doigts à mesure que Bernadette récite les dizaines. Détail émouvant, la " belle Dame " sourit durant les *Pater* et les *Ave*, et lorsque l'on arrive à la doxologie sacrée, elle unit sa voix à la voix de l'enfant et psalmodie : " Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit ".

Bernadette s'est retournée vers le monde, elle a raconté ce qu'elle avait vu, répété ce qu'elle avait entendu. Immédiatement ses naïves compagnes se sont groupées autour d'elle ; bientôt, on est accouru du voisinage et de toute la région, puis on est venu ici de l'univers entier, l'esprit de prière a saisi les âmes et les a remuées à son gré. Ces vallées ont entendu les supplications les plus pures, les plus arden-tes ; depuis cinquante ans la louange n'a pas cessé d'y retentir, elle s'éveille avant l'aurore et, après avoir duré tout

le jour, elle remplit encore les nuits d'une note plus discrète, mais plus brûlante.

Et quels sont les mots qui dominent tous les autres et que l'on reprend sans se lasser ? Les mots auxquels souriait la Vierge et que récitait Bernadette. Il serait plus facile de compter les astres qui éclairent les firmaments, les flots qui passent entre ces rives que de compter les *Pater* et les *Ave* semés sur ce sol sacré. Le *Pater* et l'*Ave* servent à Lourdes à traduire dans toutes les langues les sentiments les plus divers de l'âme humaine. Tour à tour ils expriment la profession de la foi, l'élan de l'espérance, l'ardeur de la charité, le repentir du prodigue qui se prosterne aux pieds du Père offensé, l'aveu de la Madeleine, de la Samaritaine ou de la femme adultère implorant la pitié, le gémissement du malade lassé de souffrir, la résignation de l'agonisant consentant à mourir, la reconnaissance de la mère à qui Dieu a rendu la vie temporelle ou spirituelle d'un enfant. Tantôt les lèvres et le cœur les savourent dans le secret, tantôt les foules les jettent à tous les vents et demandent aux échos d'en prolonger le son béni. Tantôt les deux mots sacrés s'élèvent comme un suave murmure, tantôt pareils à une puissante clameur, ils se pressent, ils montent violents, impétueux, j'allais dire irrités, comme pour forcer les portes du ciel. Sur les collines toujours frémissantes l'hymne est devenu éternel !

Est-ce séparément que l'on prie ? Non, une fraternité s'établit sur-le-champ entre tous ceux qui se rencontrent ici : fraternité des âges, car l'enfance, l'âge mûr, la vieillesse se traitent avec respect et avec affection ; fraternité des classes, car les riches servent les pauvres et les pauvres se sentent de la sympathie pour les riches compatissants ; fraternité des peuples, car chacun voit dans son voisin un chrétien, un membre de la cité dont il est lui-même le fils. Quand l'un sollicite une grâce, tous les autres la sollicitent avec lui et pour lui, tous laissent tomber sur des hommes qu'ils ne connaissaient pas hier les larmes de l'attendrissement. Chose admirable ! les malades oublient leur propre supplice, multiplient les *Pater* et les *Ave*, demandent la guérison moins pour eux-mêmes que pour ceux qui souffrent à leurs côtés ! Heureuse mille fois la société qui se formerait sur le modèle de la société qui adore et qui vit à Lourdes !

In omnem terram exivit sonus eorum. La voix de l'enfant des Pyrénées a été entendue jusqu'aux confins de

la terre. Notre-Dame de Lourdes est devenue la Vierge la plus populaire du monde ; partout dans les églises, dans les chaumières, dans les palais, dans les champs, dans les rochers on trouve son image et devant cette image les chrétiens récitent, chantent, crient les mêmes hymnes : le *Pater* et l'*Ave*.

II

On a souvent reproché à la religion d'être un ensemble de pratiques extérieures et sans âme. Rien de plus injuste que cette accusation. Notre-Seigneur n'a cessé d'affirmer que le temps était venu d'adorer en esprit et en vérité. — C'est au cœur qu'il s'est adressé et qu'il a demandé la pratique des vertus. C'est pourquoi notre prière ne serait qu'un vain bruit, une parole sans portée, si elle ne nous mettait en relation avec le Père céleste qu'elle désigne à nos adorations. Aussi, saint Dominique ne se contenta pas d'ordonner une suite de formules, il excita le peuple fidèle à entrer par la contemplation en un commerce intime avec le Très-Haut. Et comme nous n'arrivons à Dieu qu'en passant par le Christ, saint Dominique exhorta de toutes ses forces sa génération à suivre le Christ dans les étapes de sa vie, de sa mort, de sa résurrection. Il montra que la Paternité de Dieu, dont il est question dans l'Oraison Dominicale, trouve sa plus haute manifestation dans l'Incarnation, que la Salutation Angélique s'explique par le mystère qui commence à Nazareth et ramène Dieu à l'homme, qui se consomme à l'Assomption et ramène l'homme à Dieu. Pour établir des relations plus faciles avec ce mystère, saint Dominique choisit dans l'histoire du Christ les traits les plus capables de charmer, d'émouvoir, de transporter la pensée et l'affection. Peu à peu, sous son impulsion, les âmes s'attachèrent à la sainte Famille, s'habituaient à la fréquenter, prirent part aux détails de son existence, vécurent des joies, des douleurs, des gloires qui remplissaient ses jours, s'imprégnèrent des vertus qu'elle pratiquait, en un mot, s'arrachèrent aux spectacles malsains pour contempler les tableaux saisissants dont la vision entraîne dans un monde meilleur.

Devant Bernadette, quelque chose du voile s'est soulevé, tous les mystères joyeux ont passé dans le sourire de

la Vierge ; tous les mystères douloureux se sont affirmés dans la tristesse qui, par moment, assombrissait le visage de la céleste apparition, ont été rappelés par ces mots : *Pénitence, Pénitence*, qui étaient, pour ainsi dire un écho de Gethsémani et du Golgotha, dans ce signe de la croix, qui résume le drame de la Passion ; tous les mystères glorieux se sont trahis dans le souffle véhément qui, comme à la Pentecôte, agitait les choses et les âmes, dans cette inexprimable beauté qui rappelait l'éclat de la Résurrection et de l'Assomption, dans ce nuage d'or qui environnait la Mère de Dieu et symbolisait la splendeur de l'Ascension et du Couronnement.

L'enfant de Lourdes est entrée en contact avec le mystère du Christ que Marie mettait à sa portée. Enveloppée dans le regard et dans le sourire de la Vierge, elle a goûté une ineffable joie ; devant la tristesse de l'apparition, elle a versé de grosses larmes, et, sous le rayonnement de la lumière qui remplissait la grotte, elle a changé de physiognomie, elle a été transfigurée au point que sa mère s'écriait : " Il me semble que je rêve, je ne reconnais plus ma fille, " au point que la voix des spectateurs disait tout haut : " Oh ! qu'elle est belle ! " En effet, les yeux de Bernadette étincelaient, de séraphiques expressions animaient ses lèvres, une indéfinissable grâce se répandait sur son visage, son corps se soulevait comme pour s'envoler, de " célestes courants " faisaient tressaillir tout son être ". La bergère semblait naître à une autre vie et déjà prendre rang parmi les créatures " privilégiées que l'Apôtre des grandes visions nous représente en extase devant le trône de l'Agneau ". Et pourtant ce qui se voyait au dehors n'était rien à côté de ce qui se passait au dedans ; car à quelles profondeurs l'innocente montagnarde ne dût-elle pas pénétrer dans les choses divines, lorsqu'elle put, bien à son aise, ouvrir son cœur à la Reine des Anges, entendre la Vierge lui promettre le bonheur de l'autre monde, recevoir les doux secrets qui ne nous ont point été révélés, respirer déjà l'atmosphère du Paradis !

Par les confidences qu'elle a faites, la voyante nous a mis en communication avec le mystère dont elle avait éprouvé la sainteté. Le regard de l'Apparition s'arrêtant sur chacun des témoins l'initiait en partie aux émotions qui transportaient l'enfant. Depuis, ici, tout évoque l'idée du surnaturel : les églises, les autels, les statues, les calvaires,

l'attitude des croyants. Les plus tièdes, les plus froids, les plus hostiles n'échappent pas à cette influence. La Vierge, avec sa robe blanche comme la neige, avec sa ceinture bleue comme les cieux, nous hante, son miséricordieux regard nous suit, son sourire nous enchante, ses paroles retentissent à nos oreilles, elle encourage quand on la supplie, elle bénit quand on l'acclame. Elle n'est pas seule, le Christ est en compagnie de sa Mère. A Lourdes, on est envahi par le sentiment de la présence du Sauveur. Quand il passe, caché sous les voiles de l'Eucharistie, on lui parle, comme si on le voyait, comme si on le touchait, les mains se lèvent vers lui, les cœurs sont saisis d'une indicible confiance en Lui. On s'attache à son vêtement sacramentel comme jadis on s'attachait à son manteau, l'âme s'abreuve au torrent invisible de sa Divinité comme les lèvres s'abreuvent à la source merveilleuse, elle s'y plonge comme les corps malades se plongent dans la piscine. Qui oubliera jamais ces yeux pleins d'attente, ardents sous les larmes, s'illuminant et se dilatant pour apitoyer le fils de David ? On vit les mystères de joie, car à peine a-t-on mis le pied à Lourdes qu'on respire une allégresse pareille aux allégresses de Marie, d'Elisabeth, de Jean-Baptiste, des bergers, des Mages, de Siméon, de tous ceux qui eurent la fortune de contempler Jésus, de le tenir dans leurs bras. On vit les mystères douloureux, car les infirmes et les malheureux qui se pressent ici fixent leurs regards sur la croix et trouvent en cette vision la force de souffrir sans révolte et sans irritation. On vit les mystères glorieux, car la pensée de la résurrection future, de l'ascension, du couronnement final transporte l'espérance. Puis, dans ce commerce intime, le Sauveur révèle à chacun le secret du salut, la vérité qu'il faut connaître et qu'il faut aimer, si l'on veut s'arracher au mal et à la damnation. Je ne crois pas être imprudent en disant que depuis les jours de l'Évangile on n'avait point assisté à ce spectacle, que rien ne ressemble autant aux foules de Galilée que les foules de Lourdes, que les pèlerins pourraient répéter en quelque manière le mot de saint Jean : *Quod fuit ad initio, quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perperimus, manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ : et vitæ manifestata est. . . . et apparuit nobis.* " Ce qui était avant toutes choses, nous l'avons entendu, nous l'avons vu de nos yeux, nous l'avons regardé, nos mains ont touché le verbe de vie, la vie nous a été manifes-

tée, la vie nous a apparue¹ ". J'avais donc raison d'affirmer que Bernadette avait mis le monde en un rapport plus intime avec le mystère du Christ Sauveur et renouvelé l'apostolat de Dominique.

III

Mais notre prière ne se perd-elle pas dans le vide, notre mystère n'est-il pas un fantôme sans réalité ? Non, Mes Frères. Les grâces et les prodiges obtenus par le Rosaire prouvent à toutes les âmes loyales l'efficacité de nos prières et la vérité de nos mystères.

L'histoire du Rosaire est pleine de miracles qui intéressent les uns la vie du corps, les autres la vie de l'âme ; ceux-ci la vie privée, ceux-là la vie publique. Les *Pater* et les *Ave* de Dominique triomphent de la maladie, de l'agonie, de la mort. A la voix du Saint, un ouvrier écrasé à Saint-Sixte ressuscite, frère Jacques de Melle à toute extrémité se lève, les anges apportent aux pauvres le pain nécessaire, les armes de Simon de Montfort sont victorieuses et le midi de la France est arraché au joug avilissant des Manichéens. Pendant que, par l'ordre de Pie V, toutes les confréries sont assemblées, le vent de Lépante d'abord contraire aux Chrétiens tourne, chasse du côté des Turcs l'épaisse fumée de la poudre et permet aux nôtres de barrer le passage à la barbarie. Qui pourrait raconter les miracles opérés par le Rosaire depuis sept cents ans ?

Mais jamais Dieu ne les a autant prodigués qu'à Lourdes. Les phénomènes les plus inexplicables se sont, ici, imposés à l'attention. Dans cette vallée, on a vu disparaître comme par enchantement les infirmités de la chair et les misères de l'esprit. Soudain, les sourds se sont pris à entendre, les aveugles à voir, les muets à parler, les paralytiques à marcher, les lèpres immondes se sont purifiées, les plaies déclarées incurables se sont guéries, le cœur a régularisé ses mouvements, les nerfs se sont apaisés. Qui sait si, bientôt, Lourdes, témoin de tous ces faits, n'assistera pas à des résurrections ?

Ce qui est plus difficile à guérir que le corps, c'est l'âme. L'âme est capable d'opposer à tous les efforts une

résistance presque infinie. Elle s'obstine dans son aveuglement, elle reste volontairement sourde aux accents de la vérité, elle aime ses plaies, elle s'irrite contre quiconque essaie de les toucher, de parti pris elle s'ensevelit dans son inertie, et ne répond que par le dédain à ceux qui tentent de la réveiller. Elle est plus insondable que l'abîme, plus dure que le rocher.

Eh bien ! ici, elle s'est retournée, d'impie elle est devenue croyante, confiante de désespérée. En elle, l'amour a supplanté la haine, la chasteté a triomphé de la débauche et, sur les chemins du monde, les consciences sont innombrables qui se sont ressaisies et affranchies du joug de l'erreur et du vice.

Ces phénomènes de l'ordre physique ou moral sont incontestables. Nul, de bonne foi, n'a le droit d'en révoquer en doute l'authenticité. Et par quel moyen obtenons-nous la guérison du cerveau, des poumons, des entrailles, du cœur ? Quel remède employons-nous pour convertir les intelligences et redresser les volontés ? Nous avons recours à un seul remède et à un seul moyen, à la prière, et, pardessus tout, à la prière du Rosaire. Voilà la puissance qui, sous les yeux de tous, a déconcerté les expériences et les principes de la science, qui a triomphé des maux les plus désespérés de la chair, des vices les plus enracinés de l'esprit. Comment la prière remporte-t-elle ici de pareils succès ? Pour nous chrétiens, l'explication est facile ; la prière met en branle Dieu, maître absolu de la création, Dieu qui, à son gré, permet à l'être de s'épuiser ou le force à se rajeunir et à se renouveler. Contraint, pour ainsi dire, par nos instances, d'intervenir, il ranime les hommes et les choses ; en se jouant, il rend la santé aux mourants et il transfigure en vases d'honneur les vases d'ignominie.

Le Rosaire de Dominique et de Bernadette Soubirous nous établit en un rapport constant avec le mystère du Christ. Mais le mystère du Christ, c'est, pour le corps et pour l'âme, le mystère de la résurrection et de la vie. Quiconque y aura communiqué échappera pour toujours à la corruption.

Est-il étonnant que le Rosaire, obligeant ce mystère à rayonner, l'oblige à rendre la vigueur aux infirmes, la foi aux sceptiques, la ferveur aux tièdes, la justice aux pécheurs ? La vigueur, la foi, la ferveur, la justice, autant de formes de la vie.

Mon Dieu, faites que les voix de Dominique et de Bernadette soient entendues par toutes vos créatures. Montagnes, reculez-vous ; vallées, dilatez-vous ; grotte bénié, élargissez vos anfractuosités, afin que toute la France puisse apercevoir les spectacles dont nous sommes les témoins, sentir le mystère du Christ, chanter dans la foi l'hymne de l'adoration et de la fraternité, trouver dans la religion l'apaisement de ses discordes, la guérison de ses blessures ! Montagnes, reculez-vous encore ; grotte et vallée, dilatez-vous de plus en plus et que la Belgique catholique, que toutes les nations voisines puissent amener ici leurs drapeaux et profiter des joies, des émotions, des miracles dont nous avons eu les prémices. Montagnes de Dieu, reculez toujours ; grotte et vallée, dilatez-vous sans cesse, afin que tous les êtres doués d'une âme immortelle apprennent à s'agenouiller, à prier, à s'abreuver au torrent de la grâce et de la vie qui déborde votre enceinte ; afin que d'un bout à l'autre du monde la Vierge immaculée soit aimée comme une mère, le Christ servi comme l'unique Sauveur ; afin que le règne de Dieu arrive, s'établisse sur toute l'humanité et qu'il n'y ait qu'un seul troupeau sous la houlette paternelle de l'éternel et suprême Pasteur.

Ainsi soit-il.



A L'ÉTABLE DE BETHLÉEM

MÉDITATION



MON DIEU, si j'avais été un de ces Mages, que l'étoile vous amena d'Orient, comme j'aurais été heureux de baiser vos pieds divins, de vous offrir, avec leur foi, l'or, la myrrhe, l'encens ! Hélas ! Je me connais. Tous ces beaux trésors, si je les avais eus... je les aurais gardés ! Avec cet or, je me serais fait publicain, j'aurais joué à la Bourse.

La myrrhe ou l'encens, ce que j'en aurais fait ? Mais, comme tant d'autres, je les aurais mis là, tout simplement, devant moi, à brûler dans quelque fine cassolette d'argent, exquisement ciselée.

Avec ces richesses, je serais devenu le mauvais Riche, plus égoïste, plus fier, plus jouisseur.

Alors, Seigneur, j'aurais pu être un des bergers, âmes simples qui ont vu les Anges, entendu leurs célestes cantiques, et je serais venu plein de joie vous contempler et vous chérir !

Hé, non ! Je n'ai pas du tout cette belle simplicité, et ce n'est pas pour mon âme sans foi que les Anges auraient chanté. Je vous vois tous les jours, sous d'aussi humbles apparences, et mon cœur froid ne sait pas vous reconnaître. Je ne vous aurais pas reconnu davantage...

Mon Dieu, j'aurais pu être, au moins... là, dans un coin... ce brave bœuf qui rumine paisiblement et réchauffe votre petit corps transi !

Mais, non !... Je n'eus même pu être cette bonne et docile bête, qui porte si bonnement le joug. J'ai ce "cou

d'orgueil qui ne plie pas", et qui a, quand même, subi la chaîne, et sous combien d'esclavages !

Mon Dieu ! dois-je le dire ? Si j'étais au moins, là... le petit âne ! Il paraît si doux et tout fier de se trouver auprès du Messie-Enfant ! Il semble dire, que c'est lui, bientôt, qui aura l'insigne honneur de le porter en Egypte.

J'ai bien honte de l'avouer ! De l'âne, j'ai bien la sottise, les caprices soudains, les sournoises vengeances et les ruades imprévues ; mais la patience, la résignation, l'utile et serviable soumission ? Non, non ! Je dois le dire devant ma conscience d'esclave révolté.

Alors ne pourrais-je pas être le rocher qui vous abrita ? Dur et froid, glacé d'humidité, il vous garda tout de même un peu des fraîcheurs de la nuit.

Dur et froid, je le fus certes pour Vous, Seigneur. Maintes fois, ne vous ai-je même pas mis tout simplement dehors, sans ces formules de politesse orientale ? Aussi bien, vous eussiez sans doute passé devant ma porte sans arrêter, avec ce regard désolé que vous jetez aux âmes en ruines.

Eh ! bien, mon Dieu, j'aurais été alors la paille qui vous reçut, lit austère, à peine moins dur que la Croix ! Chose morte et sèche, qui dut pourtant s'émouvoir et tressaillir, avec un joli bruissement d'allégresse, au contact de votre petit corps...

Non, pas même cela ! Mon cœur, mort et sec, ne vaut pas cette poignée de paille ; et de toute ma vie, je le crains bien, le Malin aurait tôt fait un fagot pour attiser son grand feu d'enfer !

O, mon Dieu ! Je n'étais pas fait pour Vous voir sur terre, aussi Vous m'avez fait naître pour ces jours pitoyables, où Vous vivez caché parmi nous.

Quand Vous êtes venu, si j'eusse été là, je ne vous aurais pas reconnu. Car, maintenant, je dois bien savoir que Vous êtes tout près, et je vous traite comme si Vous étiez toujours au fond d'un ciel fermé.

Je n'ai ni la foi ardente des Mages, qui Vous ont cherché du fond de l'Orient, ni la foi simple des Bergers, qui ont reconnu de suite le Messie des pauvres. J'ai la foi chancelante de ceux qui croient, parce qu'ils ont trop souffert ; j'ai l'amour inconstant de ceux qui ont longtemps douté, l'espérance inquiète de ceux qui ont été trop souvent trompés.

Vous êtes venu pour ceux qui périssent ; ne vous étonnez donc pas si j'ai une âme de glace, un cœur sec et mort. Vous n'avez pas dédaigné une étable : que je sois votre Bethléem !

Oui ! Votre Bethléem, c'est bien mon cœur où Vous venez, quand même, sur la roche froide et dure, jeter les rayons d'une grâce si lumineuse, qu'il fait, pendant un moment au fond de la sombre caverne, une clarté aussi radieuse que celle de la Nuit Sainte.

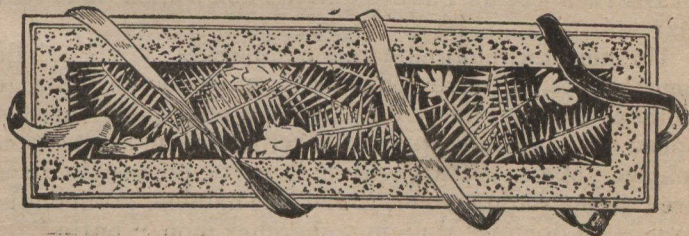
Et pendant de trop courtes heures les Anges y chantent des mélodies très douces, des mélodies qui me reviennent et me torturent quand Vous n'êtes plus là.

Venez donc plus souvent ! Ou plutôt, c'est moi qui irai à Vous ; à Vous qui faites fleurir les déserts ; à Vous qui envoyez sur les solitudes votre souffle Créateur, et elles germent en floraisons immortelles.

J'irai à Vous, et ce sera bien fini de l'hiver glacé, de la morne sécheresse... des hésitations et des doutes !

Ecce nova facio omnia.

FR. HERMANN.



AU SACRÉ-CŒUR DE BEAUVAIS

SOUVENIRS D'UNE CONVENTINE

(Suite)



PARTIR du lundi de Pâques, nous avons huit jours de congé ; seules les étrangères restaient au couvent. Nous étions alors cinq Américaines, une Brésilienne, deux Cubaines, et deux Canadiennes. Un peu plus tard, une Alsacienne, une Allemande, une Anglaise et plusieurs autres Américaines vinrent se joindre à nous.

J'avais été bien avertie, en partant d'ici, de mettre de côté mes expressions "canadiennes" ; mais on a beau vouloir chasser le naturel, il revient au galop, et ce fut pendant ces vacances de Pâques que le mien s'étala dans toute sa naïveté.

Un jour, en rejoignant mes compagnes, je vis qu'elles étaient prêtes à partir pour la promenade en ville, et pareille à un coup de vent, je passais pour aller chercher chapeau et manteau, quand la religieuse m'arrêta pour savoir où j'allais. J'étais près de la porte, pressée de disparaître ; je me retournai. et, tout d'une haleine, je répondis : " Je vais au dortoir, Madame, chercher mon " butin " .

Le mot était à peine achevé, que les étrangères s'affaissèrent dans un éclat de rire, l'une sur un tabouret, l'autre sur un banc, enfin partout, et ce ne fut plus qu'un cri : " Butin !.. butin !.. son butin !.. " même une malheureuse Américaine s'écria : " Sa butin ! " Puis : " Où avez-

vous fait la guerre, Rita, et à qui ? Aux Visigoths ? aux Ostrogoths ? *Hourrah ! give us news of Attila !*”

J'étais paralysée et près de pleurer, quand une grande et belle Canadienne s'avança, les bras tendus vers moi, le regard extatique, et d'une voix vibrante d'enthousiasme, dit ces simples mots : “ O Canada, mon pays, mes amours ! ”

Alors, je pris la fuite. . . . mais ce fut à pas lents, et les pieds aussi lourds que le cœur, quand je montai au dortoir, et cherchant dans ma pauvre cervelle chavirée ce que j'aurais dû dire. . . . Et je montais toujours, et encore, mais sans pouvoir trouver. En haut, je me blottis dans l'embrasement d'une petite fenêtre, et là, retranchée comme dans un fort, j'attendis celle qui viendrait me chercher, décidée à lui faire une guerre sans merci ; mais ce fut ma jolie compatriote qui se présenta : “ Comment, Rita, dit-elle, vous ne venez pas ? Toutes ces demoiselles sont à la porterie qui vous attendent. — “ Non, je n'irai pas, non, non, pas avant d'avoir trouvé ce que j'aurais dû dire ”. — “ Comment, ce que vous auriez dû dire ? ” répéta ma compagne étonnée. Et moi, pleurant de rage : “ Oui, quoi ? mon linge ? mes affaires ? mes nippes ? mes guenilles ? Enfin, quoi ? ” A chaque interrogatoire, la jeune fille éclatait de rire, mais lorsqu'elle vit que j'étais sérieuse, elle répondit ; “ Tout simplement : mon chapeau, mon manteau ”. Oh ! l'étonnante et calmante révélation !

Puis la charmante jeune fille voulut me consoler, et ce fut dans son cœur canadien qu'elle trouva les mots propices :

“ Allons, venez, ne pleurez plus, dit-elle, vous ne savez pas, Rita, ce que ce mot “ butin ” m'a été délicieux. Depuis bientôt cinq ans, je l'avais oublié, et voilà que, tout à coup, en l'entendant, ce fut merveilleux. Comme dans un rêve, j'ai revu mes blanches campagnes. . . . les “ habitants ”. . . . les “ carrioles ” glissant au frêle bruit clair des grelots, sous notre beau ciel d'hiver d'un bleu si intense. Ah ! que de fois, depuis que je suis ici, j'ai désiré sentir mes joues se piquer de carmin sous le bon froid vif de “ chez nous ” ! Que de fois, le soir, j'ai cru entendre la rafale, quand la “ poudrerie ” fouette, s'infiltrait partout et que les portes grincent sous le frimas amassé dans leurs gonds ! Mais aujourd'hui ce fut tout notre pays que votre mot me rappela. . . . Ne le regrettez donc pas trop pour moi ”. Et ses beaux grands yeux noirs s'agrandissaient encore des larmes qu'ils retenaient, pen-

dant que moi, je souriais, consolée, au charme évoqué du souvenir natal. La descente fut aussi longue que la montée, et lorsque nous apparûmes, enlacées toutes deux, les Américaines, bien averties de faire oublier leurs taquineries, nous acclamèrent au cri répété de : " Vive le Canada ! "

Puis, ce fut ma première promenade à travers ce Beauvais qui devait tant prendre possession de moi. Vers le soir, nous visitâmes St. Etienne, cette vieille relique gothique. L'église était déjà pleine d'ombre ; seuls les ors du crucifix et des grands chandeliers arrêtaient encore la lumière, et l'humanité douloureuse qui priait là, faisait une tache encore plus noire, dans la pénombre épaisse des bas-côtés. Là, un vieux vitrail peint, éclairait tout un coin d'obscurité ; on aurait dit qu'il avait immobilisé la lumière déclinante, afin d'attirer sur lui seul le dernier regard du passant. Il représentait un damné, la figure intense de torturante expression, enveloppé de flammes d'un vif à vous brûler la vue. Ma compatriote, avide sans doute de nouvelles sensations natales, et me voyant les yeux agrandis par ce terrifiant réalisme, voulut savoir mon impression, mais je ne pus trouver que ces paroles : " C'est affreusement beau ! " ce qui la fit pleurer de rire.



Vers mai, alors que le soleil devenait trop ardent, les récréations se passaient à l'ombre de hautes ramures touffues. Plus d'exercices violents, plus de courses, car, avec les larges allées à ciel ouvert, la balle, les quilles, le troumadame et les barres étaient délaissés pour le jeu de croquet et le jardinage ; ce dernier devenait la grande attraction du printemps.

Les petits jardins des élèves avaient deux ou trois mètres carrés ; ils étaient divisés en jardinet et en potager. Celui-là fournissait la fleurette destinée à piquer la correspondance de sa note tendre et parfumée, et l'autre, le cresson ou la capucine qui relevait le pain du goûter. Deux ou trois amies s'associaient pour cultiver un jardin, et il fallait voir avec quelle ardeur elles travaillaient ! Pelles, bêches, râtaux, pioches, arrosoirs, semis, plantes, boutures remplissaient les moindres allées, et, des jardinets à la fon-

taine, ce n'était plus qu'une procession d'industrielles et joyeuses abeilles. Et, pour les semailles, que de graves consultations, de jardin à jardin, sur le futur résultat diapré ! Si l'on semait ici des fleurs violettes, il en fallait à côté des jaunes, car on avait érigé en principe que ces deux couleurs se faisaient valoir : les soucis voisinaient donc avec les mauves. Le bleu myosotis, ce tendre " ne m'oubliez pas ", demandait pour compagnes la douce verveine et la riante pâquerette, pendant que bien loin, le rhododendron chantait seul, dans la verdure, et, sur un air vif, toutes les nuances de sa marche triomphale. Quand aux marguerites, elles étaient " perle " partout, et, dans le gazon, les pensées claires aux tons mourants se mêlaient aux endeuillées, comme la joie à la peine.

Après les semailles, c'était l'attente ; l'espérance des jardinières aidait, car, vite, les jardins se mettaient à fleurir ; chacun d'eux devenait un poème en couleurs, et l'ensemble un gracieux fouillis parcourant, dans un chaos enluminé, toutes les tonalités harmonieuses du printemps, confirmant et illustrant comme d'une aquarelle, le vers célèbre :

“ Parfois un beau désordre est un effet de l'art ”.

Je dois dire, en passant, que l'élément étranger ne brillait pas dans l'horticulture et je ne sais pourquoi, car nous ne manquions pas d'en apprécier les bénéfices. Cependant les gentilles Françaises nous demandaient quand même comme associées, tout en nous appelant " les cigales du nord ”.

* * *

Un vieux monastère, ayant appartenu aux Frères-Prêcheurs, formait le cœur de mon couvent. De ce foyer archaïque mais solide, la vie avait jailli de toutes parts : les constructions ajoutées et réajoutées l'entouraient, comme des ramures nouvelles un chêne antique. Des cours et des cloîtres extérieurs s'intercalaient entre ces édifices anciens

et nouveaux, imprimant à l'ensemble un caractère monacal aussi troublant qu'étrange.

Une jeune fille, toute rose, au fin profil de camée, qui parlait sans cesse de nonnes enveloppés de voiles ou d'ascètes ensevelis sous la bure, me conta l'histoire de ce vieux cloître, me révélant ces moines qui s'appliquaient toute leur vie "à ne faire que de l'éternel", comme vient de s'exprimer si éloquemment, à Notre-Dame, le distingué Prédicateur de l'Avent.

Il datait de loin, ce monastère, puisque St. Dominique y était venu, et même, la petite pièce qui lui servait de chambre se voyait encore. La légende disait qu'en ce lieu, le Saint étant en oraison, le diable vint gambader autour de lui, et que, ne parvenant pas à le distraire, il finit par lui souffler sa chandelle ; mais St. Dominique obligea l'esprit malfaisant à la rallumer, et à la lui tenir tout le temps qu'il en eut besoin. Cette chambre, de mon temps même, était encore appelée "le diable", et, sans que personne s'en étonnât, on entendait parfois dire dans le Couvent : "Veuillez aller "au diable" ; Mère X. vous y attend".

Les grosses poutres artistiquement sculptées dataient donc du Moyen-Age. Les fenêtres gothiques, si joliment festonnées à l'extérieur d'une dentelle de pierre, avaient éclairé des cellules de moines ; peut-être, par l'une d'elles, le ciel fut-il contemplé par l'illustre Vincent de Beauvais, "dont St Louis avait fait son moniteur, pour que nulle de "de ses heures ne fût perdue pour la postérité", suivant la belle expression de Mgr. Rozier. Une vaste partie de l'étage aux larges fenêtres cintrées servait autrefois de bibliothèque aux Dominicains. Cette pièce, éclairée de chaque côté, donnait sur la cour d'honneur du couvent et sur un cloître extérieur. Un monastère du moyen-âge ! St Dominique ! le diable ! n'était-ce pas suffisant pour intéresser à jamais une jeune fille comme moi, toute neuve dans le monde des souvenirs ? La narratrice dut s'en rendre compte, car elle ne tarissait pas. Tout le moyen-âge, cette épopée de l'histoire, y passa, et, à son ardent enthousiasme, je sentis que le grand nom qu'elle portait avait traversé les siècles évoqués, avant d'arriver jusqu'à cette exquise enfant, dont les cheveux nimbaient le front d'une auréole d'or. Lorsqu'elle eut fini, le vieux monastère était devenu, pour moi, un reliquaire. "Il sort de tous les lieux pleins "de souvenirs une rêverie qui enivre", dit Victor Hugo,

et, sous cette impression, l'ancien cloître revécut, à mes yeux, dans toute sa sévère splendeur monacale. Ce ne fut plus, à la tombée de la nuit, que visions de moines à tuniques blanches, au capuce baissé sur le front et aux larges manches d'où l'on ne voyait que le bout des doigts, traversant les cloîtres et se perdant dans l'ombre. A force d'évoquer ce grand passé mystique, je devins comme poursuivie par l'idéal divin de ces religieux disparus ; aussi, que de graves réflexions me venaient, lorsque je songeais qu'ils avaient prié, lutté et souffert là où maintenant je passais, souriante et toute à la joie de vivre ! Mais autant, en emportait le vent, car la jeunesse folle croit à tout... excepté à la souffrance certaine et à la mort.

... Et la jeune fille au fin profil de camée qui ressuscita pour moi cet autrefois monastique est devenue nonne à son tour.

* * *

Parmi toutes les contrariétés nécessaires de la vie de couvent, il y en avait une, aussi indispensable que les autres, sans doute, mais plus ennuyeuse à supporter que tout le règlement : c'était la leçon de maintien. Ah ! la leçon de maintien ! Si vous saviez l'expression particulière que ces mots prennent encore sur mes lèvres ! Malgré que le temps et la distance aient tamisé pour moi ce passé, je revis de nouveau, aujourd'hui, l'émotion d'effroi cataleptique qui me paralysait toute, lorsque la Maîtresse générale disait : " Demain, mes enfants, Melle Z. viendra pour la leçon de maintien. Elle prendra chaque cours en particulier, et, à quatre heures, tout le pensionnat. Ce sont des moments difficiles à passer, mais vous devez vous dire qu'il est nécessaire d'apprendre ces choses, puisqu'on se donne la peine de vous les enseigner. Plus tard, lorsque vous serez dans le monde, il faut qu'on reconnaisse l'ancienne élève du S.-C., non-seulement à ses vertus et à ses qualités, mais aussi à sa distinction "

Melle Z. venait de Paris. Elle ne faisait que voyager d'une maison du S.-C. à l'autre, pour enseigner " l'art de se tenir ". Son passé, qu'elle aimait qu'on lui rappelât, avait été très brillant, puisqu'elle avait eu l'honneur d'enseigner aux Tuileries. Aussi, en souvenir de son illustre élève, le

Prince Impérial, se parait-elle chaque printemps des premières violettes, et c'était là l'unique occasion que nous avions de l'apaiser, en lui rappelant le jeune Prince toujours regretté ; alors elle souriait tristement, et toute la leçon en était adoucie.

Melle Z. ressemblait à un joli pastel pâli : un dernier éclat survivait encore, comme le parfum à la fleur. Plutôt petite, avec une taille de guêpe, les cheveux gris en frisons sur le front, les yeux d'un froid d'acier, mais le teint encore frais : telle je la revois à travers les années. Elle donnait sa leçon toujours en chapeau, robe à traîne, manches à demi courtes et gantée de suède jusqu'aux coudes. Dans ses petites mains, elle avait un mignon signal qui prenait des tons rageurs ou indifférents, suivant les impressions par lesquelles nous la faisons passer. Elle ne souriait jamais, et maintenant je comprends pourquoi. Etre professeur de "grâce", et sentir qu'à votre vue seule vos élèves deviennent subitement ankylosées, n'est pas de nature à vous réjouir ; et de plus se savoir obligé de tirer les ficelles qui doivent faire évoluer ce tout gracieusement et malgré lui, n'est-ce pas assez pour ne jamais déridier ?

En se gantant pour la leçon de maintien, toutes ces jeunes filles, que la nature avait faites si souples, se redressaient d'instinct comme montées sur fil de fer, et les petits chignons mêmes, si gentiment tordus au-dessus de la nuque, devenaient d'un sérieux conique. A la leçon générale, comme aux réceptions, du reste, les élèves du grand pensionnat prenaient place sur des tabourets formant au fond de la salle un immense hémicycle ; à l'intérieur, de chaque côté, se tenait le petit pensionnat sur des sièges moins élevés, de sorte que le milieu de la pièce était toujours vaste et libre.

A l'entrée de la maîtresse de maintien, il fallait faire la révérence ordinaire, en trois temps, puis rester debout. Melle Z., accompagnée de la religieuse surveillante, s'avancait gracieuse et digne, en s'inclinant un peu. Avant de parler, elle donnait de son petit signal, afin d'attirer l'attention : " Mesdemoiselles, vous n'avez pas salué ensemble. . . puis j'ai vu des yeux levés vers moi. Veuillez recommencer et compter tout bas : un, pour fléchir la taille ; deux, pour rester en position ; trois, pour vous relever. En fléchissant le corps, il faut baisser les yeux et ne les relever qu'au troisième temps. Allons, gracieusement ! "

Puis venait la révérence en six temps, réservée aux personnages distingués, suivie de celle en douze temps, pour les occasions extraordinaires : “ La révérences en douze temps, “ mesdemoiselles ! Très lentement, vous comptez jusqu’à six, “ en fléchissant le corps profondément, glissant sans bruit le “ pied droit en arrière, puis vous vous relevez en continuant “ jusqu’à douze. Enfin, comme ceci ! ” Et Melle Z. illustrait de sa gracieuse personne ! Et il fallait recommencer encore, et encore, l’exercice demandé ; mais ce n’est qu’une fois assises que le supplice vrai s’inaugurait.

Au milieu d’un silence glacial, sous les yeux de toutes ces jeunes filles droites et figées dans une pose hiératique, il fallait partir deux par deux du bout de la salle, afin de faire examiner notre marcher et avancer, les épaules rejetées en arrière comme si nous allions au triomphe, (hélas !) la tête droite, l’air gracieux, — oui l’air gracieux ! — les bras et les mains naturels d’abandon, au bruit d’observations de ce genre : “ Plus gracieusement ! . . . recommencez, vous avez mis le pied gauche le premier en partant . . . il faut toujours partir avec le pied droit . . . la pointe du pied en avant . . . les pieds davantage en dehors . . . n’oubliez pas le salut de rencontre, toujours gracieux, mais plus ou moins souriant, suivant l’intimité ”.

Puis, une par une, nous apprenions à nous asseoir suivant les règles établies, et ça, sur un siège placé au grand milieu de la pièce, avec cet avis prévenant : “ On ne s’empare pas “ d’une chaise, on s’y pose ” : tout comme un papillon, ai-je pensé bien souvent ; mais lui a deux ailes pour aider autant à l’équilibre qu’à la grâce !

Après, c’était la sortie du salon sans tourner le dos, reconduire une amie tout en causant, savoir ouvrir une porte et livrer passage, en sortant comme en entrant. Il fallait montrer comment on reçoit, à un five o’clock, deux amies qui arrivent ensemble, leur tendre en même temps à chacune une main, et, ô angoisse ! causer quelques minutes avec les invitées, cela à ordre, et à la douce musique d’une critique plus ou moins ironique, mais jamais indulgente.

Quelquefois, nous étions même requises d’aller vers Melle Z., et de trouver immédiatement à ce qu’elle nous disait une réponse gracieuse, “ ad hoc ” ; et c’était là le moyen le plus infaillible de faire table rase dans notre pauvre cervelle. Enfin tout était exercé, même les entrées à la chapelle et les

généflexions. Ces leçons de maintien avaient lieu tous les mois, deux fois par mois au besoin, mais nous étions tenues de les mettre en pratique tous les jours, sans jamais y manquer. Le seul agrément de ces exercices fut l'initiation aux tendres grâces anciennes du menuet.

J'ai donné mes terribles impressions d'enfant, (cet âge est sans pitié), mais maintenant que la distance s'est accrue entre elles et la femme d'aujourd'hui, je ne puis m'empêcher de sourire. . . la vie m'ayant appris tant d'autres choses encore plus rudes à supporter. Ces leçons de maintien étaient absolument nécessaires, et surtout dans ce milieu français, car il ne faut pas oublier qu'en Europe le sans-gêne et la mauvaise éducation ne sont jamais excusés. Quand même ces exercices n'auraient fait qu'aider à vaincre cette timidité des jeunes filles, qui les rend parfois si gauches, ils auraient encore été d'une grande utilité.

Et maintenant, même la silhouette de Melle Z. s'estompe en tendre. . . lorsque je songe au gros bouquet de violettes qu'elle portait, elle, l'humble, en souvenir vivant de l'infortuné jeune Prince que bien d'autres avaient déjà oublié.

(à suivre)

RITA BERNARD.

Montréal, ce 16 Décembre 1908.



CHRONIQUE

ROME

Plusieurs causes de béatification concernant notre Ordre sont poursuivies activement à Rome. Le cardinal François Cassetta, évêque de Sainte-Sabine, a été nommé Rapporteur dans la cause de béatification de la V. Mère Aloysia de Jésus, du Tiers-Ordre de S. Dominique, et fondatrice du pieux Institut des Sept Douleurs de la B. V. M. La vénérée servante de Dieu est née le 28 février 1797 ; elle est morte le 10 janvier 1875.

Le cardinal Dominique Ferrata a été nommé Rapporteur dans la cause de la Vén. Osanna de Monténégro, Tertiaire dominicaine, née en 1493 et morte en 1565, après cinquante et un ans de réclusion volontaire ; le corps de cette vénérable vierge est conservé, sans la moindre corruption, dans l'une des principales églises de Cattaro, où catholiques et schismatiques se rendent en pèlerinage.

Enfin, le cardinal Sébastien Martinelli, de l'Ordre des Ermites de S. Augustin, a été nommé Rapporteur dans la cause du Vén. Isnard de Vicence, qui reçut l'habit des mains de S. Dominique, et fut par son esprit apostolique l'un des plus saints et des plus illustres sujets de l'Ordre naissant.

— Le R. P. Pie-Thomas Boggiani, de la Province de Saint Pierre Martyr, (Piémont) a été nommé évêque d'Adria (Vénétie), par Sa Sainteté Pie X, le 15 octobre dernier. Il est né le 15 janvier 1863, et fit profession dans l'Ordre le 15 septembre 1879. Après avoir rempli dans l'Ordre des fonctions importantes, dans l'enseignement et l'administration, il fut institué par Bref pontifical, en 1900, professeur de droit civil et canonique au séminaire archiépiscopal de Gênes, puis chargé par le Pape, à plusieurs reprises, de visiter un certain nombre de diocèses, tant en Italie qu'en Sardaigne. Au mois de mai

dernier, Pie X l'avait nommé administrateur apostolique des diocèses réunis d'Adria et Revigo. Le choix de Sa Sainteté a été universellement applaudi, surtout par le clergé d'Adria, qui apprécie les qualités sacerdotales et les talents administratifs du nouvel élu.

— Le R. P. Paban-Segond, de la Province de Toulouse, ancien régent des études au couvent de la Quercia, près de Viterbe, a été nommé, le 17 octobre, par le cardinal Gotti, préfet de la Propagande, professeur ordinaire de théologie morale au Collège pontifical de la Propagande.

LE ROSAIRE À LOURDES

Plus de 30,000 pèlerins célébraient à Lourdes, le dimanche 4 octobre, la quatrième des fêtes jubilaires organisées par Mgr l'évêque de Tarbes, en cette année du cinquantenaire des apparitions de Marie Immaculée. Par une délicate attention, on avait réservé à M. le chanoine Janvier l'honneur de parler de la Très Sainte Vierge en ce jour du Rosaire. L'illustre conférencier de Notre-Dame ne crut pouvoir mieux faire que d'enlacer les noms de S. Dominique et de Bernadette Soubirous dans la couronne qu'il tressa à la Reine du ciel : le parallèle entre le maître de la science et de l'apostolat et l'obscur bergère fut tout l'objet de son discours, objet d'autant plus cher à son cœur que c'est par deux tertiaires dominicains que fut organisé le premier pèlerinage national, en ce même jour du Rosaire, le dimanche 6 octobre 1872. M. le chanoine Janvier vient d'ajouter ainsi un anneau à la tradition sept fois séculaire qui met l'ordre des Frères Prêcheurs au service de la Mère de Dieu. Nous voudrions esquisser rapidement les origines — qui sont nôtres — de ces grandes manifestations de la foi populaire française.

Au lendemain de nos désastres, l'abbé Chocarne, curé de Saint-Nicolas à Beaune, doublement attaché aux Frères Prêcheurs par l'affection fraternelle et les liens du Tiers-Ordre, voyageait dans les Pyrénées presque en malade : le corps subissait les contre-coups de l'âme, et l'âme saignait des blessures de l'Année terrible. Le 1er octobre 1871, il pria à la grotte de Lourdes, découragé, doutant de l'avenir de la patrie. Et voilà que, parmi les prières et les cantiques des paysans de la Bigorre qui l'entouraient, et sous le chaud regard de la

Vierge Immaculée, les nuages d'angoisse et de désespérance se dissipèrent dans l'âme du pauvre curé de Bourgogne : une lumière toute céleste l'envahit, et l'idée lui vint, si nette et si précise qu'il n'eut rien à y modifier, de réunir en un même jour aux pieds de Marie, des délégués de tous les sanctuaires de la France, portant bannières qui resteraient fixées aux murs de la basilique. La nation entière serait conviée à suivre ces représentants qui deviendraient ainsi les siens et présenteraient, en son nom et en sa présence, un don commémoratif à la Reine des Francs.

“ L'abbé semblait avoir des ailes, quand il rentra dans son pays ”, a écrit le P. Ollivier auquel nous empruntons la plupart de ces souvenirs ¹. Il prit naturellement pour confident son frère qui venait d'être appelé à la tête de la Province dominicaine de France. Le P. Chocarne, d'abord hésitant, se laissa bientôt persuader. D'autre part, le 15 octobre, le curé de Saint-Nicolas était amené à parler de son projet devant une amie de sa famille et tertiaire dominicaine, Mme Maurice de Blic. La vaillante chrétienne fit siennes les espérances de l'abbé Chocarne. Elle eut bientôt groupé un certain nombre de dames qui constituèrent un comité de propagande et de direction sous la présidence de la marquise de Mac-Mahon, belle-sœur du Maréchal. Le 8 décembre 1871, ce comité lançait un appel à la France, au nom de la Vierge Immaculée de Lourdes, espoir de la patrie et de l'Église : les adhésions et les ressources affluèrent. Au mois de mars 1872, une lettre du cardinal Pitra apportait la bénédiction du Souverain Pontife et les encouragements de plusieurs personnages de la cour romaine : vingt-cinq évêques s'empressèrent d'approuver le projet de manifestation et la plupart des grands sanctuaires de France promettaient d'envoyer leurs bannières à Notre-Dame de Lourdes. Quelques difficultés s'élevaient, il est vrai : la libre-pensée s'affolait et voulait peser sur le gouvernement ; on prêtait aux organisateurs du pèlerinage une arrière-pensée de restauration monarchique. Pour couper court à toutes imputations tendancieuses, le Comité publia une circulaire qui mettait en lumière le caractère purement catholique du premier pèlerinage national, “ le pèlerinage d'espérance ”. On en fixa la date au dimanche 6 octobre, anniversaire de la visite du curé de Beaune à la grotte de Massabielle ; et si grande

¹ *Le Père Chocarne*, par le P. OLLIVIER, ch. VI, Paris, Lethielleux, 1900.

apparaissait l'importance de cette manifestation nationale et religieuse que le P. Chocarne ne craignit pas d'engager son autorité dans la Province de France pour aider à sa réussite. Le 25 septembre, il écrivait aux prieurs de son obédience :

“ Mon très révérend Père,

“ Permettez-moi de recommander à vos prières la grande manifestation de foi et de confiance en la Très Sainte Vierge qui doit avoir lieu à Lourdes, le jour de la fête du Saint-Rosaire et dans laquelle les Frères Prêcheurs de la Province de France auront une place si exceptionnelle. On m'a exprimé le désir que, ce jour-là, toutes vos messes fussent offertes pour le salut de la France ; les novices et les frères convers offriraient leur communion à la même intention. Je vous transmets ce vœu, qui va si droit au cœur dominicain et français, à la piété de tous et de chacun ”.

La part des dominicains devait réellement être exceptionnelle dans les fêtes projetées. On faisait précéder la solennité du Rosaire d'une retraite donnée par le P. Millon ; le premier discours du triduum appartenait au P. Chocarne ; celui du troisième jour était réservé au P. Didon. Pour l'Église, pour la France et pour l'Ordre, les fêtes réussirent au delà de toute espérance ¹. A la procession du dimanche 6 octobre, devant la bannière du Rosaire, tout en tête du cortège, l'abbé Chocarne portait un cierge colossal, don des enfants de sa paroisse. Immédiatement derrière lui, son frère, entouré de quatre dominicains de la Province de France, portait la bannière du Comité, qui représentait la donation du Rosaire à saint Dominique. Trois cent bannières suivaient, entre lesquelles la foule saluait avec émotion celles de Metz et de Strasbourg, voilées de crêpe, fidèles au rendez-vous de la France. Toutes furent déposées dans la basilique, et le P. Chocarne remettait à la garde de Marie le drapeau de cette victoire, où l'Ordre de saint Dominique avait une si belle part.

Quelques jours après, M. de Champagny publiait dans le *Correspondant* un article remarquable qu'il concluait ainsi : “ La France sait maintenant le chemin de Lourdes, elle y

¹ Cf., *Année Dominicaine*, novembre 1872.

retournera ¹”. Elle y est en effet retournée. Et ce chemin vers Marie, c’était l’Ordre des Frères Prêcheurs qui le lui avait indiqué, comme il y a sept siècles, non loin de là, dans la campagne de Toulouse, saint Dominique l’avait appris aux populations qu’infectait l’hérésie albigeoise. M. le chanoine Janvier le lui a rappelé à son tour, et ceux qui ont eu le bonheur d’entendre son magnifique discours peuvent dire quel éloquent et filial hommage il fut à Notre-Dame et à saint Dominique.

Année Dominicaine.

QUÉBEC

Le 8 décembre, en la fête de l’Immaculée-Conception, avait lieu au couvent des Dominicaines de l’Enfant-Jésus une cérémonie de vêtue et de profession, présidée par Mgr J.-C.-K. Laflamme, P. A. Supérieur du Séminaire de Québec, assisté de MM. les abbés L.-E. Nadeau et Cyr. Gagnon, du Séminaire.

M. l’abbé A. Robert, professeur de philosophie, a donné le sermon de circonstance.

Ont fait profession : Melle Marie Belzémire Provençal, de St François de Beauce, en religion, Sr Marie Jourdain de Saxe, Léonide Labrecque, de St Raphaël de Bellechasse, en religion, Sr Dominique-Ceslas.

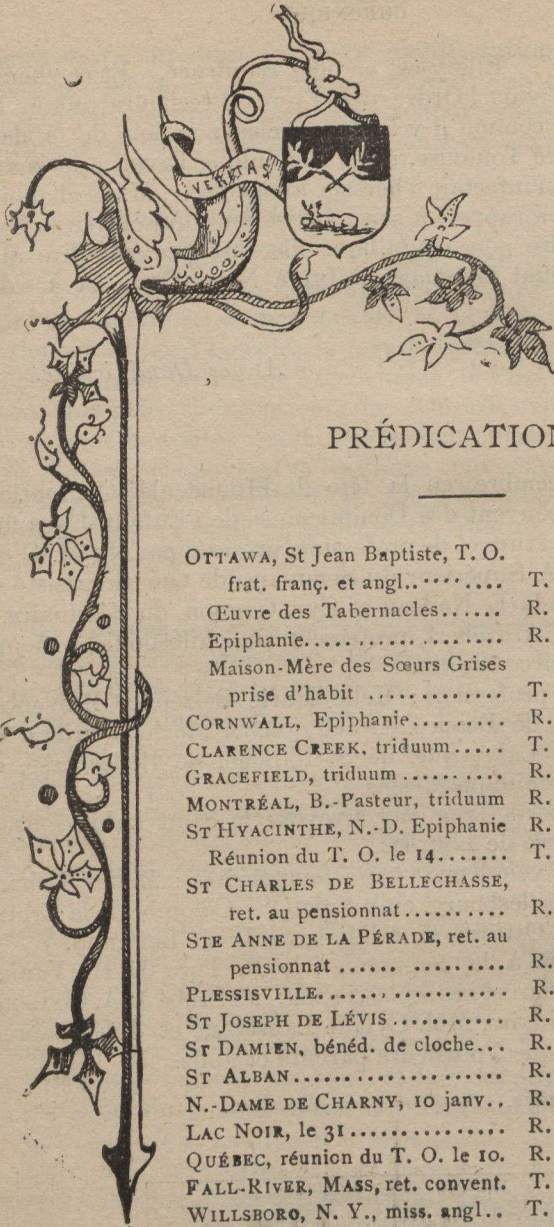
Melle Alberta Tremblay a revêtu le saint habit, sous le nom de Sr Marie de Lourdes.

Ont renouvelé leurs vœurs temporaires : Melles Delzina Bédard, de Charlesbourg, en religion, Sr Colombe de la Croix ; Ida Lalonde, d’Ottawa, en religion, Sr Louis Bertrand.

Assistaient à la cérémonie : le R. Père E.-H. Vanier, C. S. C. Directeur, et ses scolastiques ; M. l’abbé J.-A. Godbout, prêtre du Séminaire, MM. Cyrille Labrecque et Jules Labrecque, ecclésiastiques, plusieurs parents et amis.

¹ 25 octobre 1872. *La Question des pèlerinages.*





PRÉDICATIONS

OTTAWA, St Jean Baptiste, T. O. frat. franç. et angl.	T. R. P. LANGLAIS
CŒuvre des Tabernacles.....	R. P. MARION
Épiphanie.....	R. P. DOYON
Maison-Mère des Sœurs Grises prise d'habit	T. R. P. LANGLAIS
CORNWALL, Epiphanie.....	R. P. LAUZON
CLARENCE CREEK, triduum.....	T. R. P. LANGLAIS
GRACEFIELD, triduum.....	R. P. ARCHAMBAULT
MONTRÉAL, B.-Pasteur, triduum	R. P. DOYON
ST HYACINTHE, N.-D. Epiphanie	R. P. LAFERRIÈRE
Réunion du T. O. le 14.....	T. R. P. COTÉ
ST CHARLES DE BELLECHASSE, ret. au pensionnat.....	R. P. GAUVREAU
STE ANNE DE LA PÉRADE, ret. au pensionnat	R. P. COUET
PLESSISVILLE.....	R. P. COUET
ST JOSEPH DE LÉVIS.....	R. P. MIVILLE
ST DAMIEN, bénéd. de cloche...	R. P. ROY
ST ALBAN.....	R. P. MIVILLE
N.-DAME DE CHARNY, 10 janv..	R. P. ROY
LAC NOIR, le 31.....	R. P. ROY
QUÉBEC, réunion du T. O. le 10.	R. P. GAUVREAU
FALL-RIVER, MASS, ret. convent.	T. R. P. GILL
WILLSBORO, N. Y., miss. angl..	T. R. P. GILL
WESTPORT, N. Y. retraite.....	T. R. P. GILL
WAVERLY, N. Y., triduum.....	T. R. P. COTÉ